

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

# LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL XIII

MONTREAL, 7 JANVIER 1901

No 277

## SOMMAIRE

Un Pétard, *Vieux-Rouge* -- A propos de Mariage, *Rigolo* -- Les Oeuvres Pies, *Un Abonné du "Réveil"* -- Carottes Monacales, -- Notre Education, *Mugister* -- La Chaire Catholique, *Jean de Bonnefon* -- Agence Matrimoniale, *Jean de Bonnefon* -- L'esquisse, *Montjoyeux* -- Les Palais du Peuple, *Paul Adam*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Le RÉVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

Le prix de l'abonnement au RÉVEIL est TROIS PIASTRES par année.

## UN PETARD

Un événement qui semblerait invraisemblable au premier abord, dans ce commandement de siècle, et qui paraît inexplicable à un grand nombre de personnes, s'est passé hier matin à la Cathédrale, dans la bâtisse de L'Œuvre.

Cet événement a créé toute une grosse sensation dans la ville et est tombé comme un coup de tonnerre sur la tête des coupables, car il y a des coupables.

Notre vénérable archevêque, mîtré et crossé comme dans les grandes circonstances, et frémissant d'indignation, a menacé de la censure deux journaux du dimanche qui ont osé exprimer une opinion peu orthodoxe, paraît-il, au sujet du mariage et appuyer leurs dires sur des faits encore présent à la mémoire des citoyens de Montréal.

Je cite le *Journal* de ce matin :

Monseigneur l'archevêque de Montréal a censuré hier deux journaux canadiens et catholiques, l'*Avenir* et les *Débats*, pour avoir publié chacun

un article "irrespectueux, irréligieux et rempli d'hérésies" sur le mariage.

C'est au moment du sermon, après l'Evangile, que le vénérable prélat, qui officiait à la grande messe dans sa cathédrale, a prononcé cette censure d'une voix forte quoique très émue. La foule encombrait la vaste basilique. Les articles incriminés ont paru hier.

"Commis malgré mon indignité à la garde du dogme et de la morale dans ce diocèse, a dit en substance Sa Grandeur, je manquerais à mon devoir et serais coupable de lâcheté si je n'élevais pas la voix pour dénoncer la doctrine que ces deux feuilles professent sur la question du mariage. J'espère que les auteurs se rétracteront suivant ma direction ; autrement je serai obligé de défendre la lecture de leur feuille à tous les fidèles de mon diocèse."

Nous faisons vœux pour que les propriétaires des deux journaux censurés reconnaissent franchement leur erreur et se soumettent sans hésiter à leur devoir de catholiques.

Le débat soulevé surtout dans la presse protestante à propos de l'affaire Delpit a fait grand bruit parmi la population anglaise non-catholique. Il importe que nous nous rappelions les lois promulguées par l'Eglise sur le mariage ; et nous ne devons pas oublier que s'il est permis à nos frères séparés de discuter ces lois qui ne sont pas celles de leur croyance, l'obéissance et l'amour que nous portons aux règles de notre foi nous défendent de les imiter,

Il doit nous suffire de constater quelles sont les lois de l'Eglise qui président au sacrement de mariage pour que nous y conformions nos sentiments et notre conduite. Et d'ailleurs ces lois sont essentiellement basées sur la raison et sur le droit, comme le sont toutes les lois promulguées par l'Eglise, seule dépositaire et gardienne infailible de la vérité en ce qui touche aux intérêts spirituels de ses fidèles.

Pour un catholique, discuter à la légère les prescriptions de l'autorité religieuse c'est mal ; alléguer certaines considérations accidentelles pour blâmer les lois de l'Eglise, c'est lever l'étendard de la révolte et tomber dans l'hérésie.

Le *Journal*, tout naturellement, s'est

placé au point de vue de Mgr Bruchési et il n'a pas tort, mais il a oublié de parler d'une autre raison plus convaincante encore que celle qu'il invoque pour appuyer sa thèse. Cette raison qui m'intéresse au plus haut degré, je vais la donner, car je sais pertinemment que ni mon vénérable archevêque, ni les gazettes qui relèvent de sa gérance (si j'ose m'exprimer ainsi) ne diront jamais les raisons qui ont porté mon illustre Ordinaire à se donner à lui-même un coup de pied aussi formidable.

Probablement que mon vénérable archevêque avait mal digéré sa tasse de chocolat, lorsqu'il a vu cette narration de plusieurs transactions matrimoniales étalées sous les yeux du public, et qui n'étaient pas de nature à redorer le blason de notre cher clergé.

Ce blason a été tellement *maganné*, comme on dit dans le pays, depuis une dizaine d'années, que les argentiers et doreurs, et autres industriels de ce genre, n'osent plus entreprendre le *job* de lui donner un lustre même éphémère.

Et ce sont les autorités épiscopales qui portent elles-mêmes le coup fatal à ces institutions.

Mgr Bruchési, parlant *ex cathedra*, a oublié une chose très importante. C'est qu'il s'attaquait aux femmes canadiennes, qui prendront fait et cause, quand même, pour leur camarade.

Je ne suis pas ici pour entrer dans le mérite de la question entre les deux époux. Cela ne me regarde en aucune manière, mais je viens revendiquer mes droits ; et je déclare, de la manière la plus solennelle, que Mgr a eu parfaitement raison de menacer les deux journaux de la censure ecclésiastique, du moment qu'ils font des

incursions téméraires sur un terrain qui ne leur appartient pas.

Mon directeur, les actionnaires du *Canada-Revue*, les abonnés du REVEIL, et moi-même, avons payé assez cher le privilège de dire notre façon de penser pour qu'on ne vienne pas nous embêter. Ce domaine est à nous par droit de conquête, et nous entendons bien le conserver pour nous seuls. Mgr Bruchési l'a si bien compris qu'il nous donne sa collaboration gratuite,

Je sais bien que l'archidiocèse de Montréal n'est pas une mince institution, et qu'il est très difficile à gouverner, mais en nous partageant la besogne Monseigneur, et Moi nous réussirons à nous en tirer sans l'immixtion des intrus qui veulent nous ôter nos places.

Monseigneur régentera les laïques, et Moi je tiendrai les curés à leur place, et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes.

"Chacun son métier et les vaches sont bien gardées." Voici encore un vieux proverbe français qui trouve ici sa place tout indiquée.

Je n'ai plus qu'un conseil à donner à ces téméraires qui veulent s'immiscer dans nos affaires.

Allez et ne péchez plus,

VIEUX-ROUGE.

## A PROPOS DE MARIAGE

En consultant le Code Civil, on ne tarde pas à se convaincre qu'il y a de graves raisons de changer certaines lois concernant le mariage, si l'on ne veut pas saper l'institution par la base.

\*\*\*

Ce sujet du mariage semble absolument inabordable aux journalistes. Au premier

abord, cependant, on est porté à croire qu'ils doivent être plus aptes à traiter ce sujet, en raison de leur état, la plupart étant mariés, que des vieux garçons qui n'ont aucune expérience personnelle du mariage, et qui sont voués au célibat (quelle dérision !) par vocation.

Arrêtons-nous avant de tomber dans l'hérésie.

\*\*\*

On se demande à quelle sauce les journaux anglais qui ont parlé du mariage en termes irrespectueux seront mangés par notre vénérable Ordinaire.

Sont-ils plus ou moins coupables que les journaux français, et leur protestantisme leur donne-t-il des immunités spéciales ?

Voyons, nous voilà encore à friser l'hérésie. La question est nulle comme le mariage de Delpit.

\*\*\*

On a beau se retourner dans tous les sens, et prendre cette affaire de mariage, par tous les bouts, il nous paraît impossible d'en parler sans déplaire à quelqu'un.

\*\*

Nous recommandons à nos lecteurs la lecture d'un article de Jean de Bonncfon, intitulé *Agence Matrimoniale*.

\*\*\*

—Étes-vous marié, mon ami ?

—J'ai quatorze enfants, mais comme ça tire mal, je vais tâcher de trouver un moyen de m'en tirer. C'est facile aujourd'hui.

RIGOLO.

### NEGLIGENCE INJUSTIFIABLE.

Il a bien peu souci de sa santé, celui qui ne cherche pas à guérir sa bronchite avec le BAUME RHUMAL.

## Les Œuvres Pies

Monsieur le Directeur du REVEIL, Montréal.

*Mon cher Directeur,*

J'ai lu dans *La Patrie* de samedi dernier des choses anti-religieuses, des choses impies et hérétiques, signées, s'il vous plaît, par un Mounsignor de l'Eglise du Canada, et qui aurait certainement provoqué les foudres de notre vénérable archevêque si elles avaient été écrites par un laïque *indigne et ridicule*.

C'est intitulé "Notes de Voyage," par Mgr. Henri Têtu. (*La Patrie*, numéro du 5 janvier 1901, page 4.)

Voici deux extraits de ces intéressantes notes :

"Je suis allé deux fois à l'église de Saint-Joachim, monument érigé en souvenir du Jubilé sacerdotal et épiscopal de Léon XIII. C'est aux instances réitérées de Mgr d'Hulst que le Pape a cédé, car il était d'abord opposé à cette construction. Il y consentit à la fin, mais il était bien entendu que le coût ne dépasserait pas cent mille piastres. On sait ce qui arriva. L'abbé Brugidon fut chargé, je ne sais pourquoi, de diriger les travaux et de percevoir les souscriptions qui lui vinrent de partout et, comme toujours, surtout de la France. Très zélé et rémuant, l'abbé dépensa sans compter, se fit voler peut-être, et quand l'édifice fut livré au culte, ce fut un nouveau désastre financier dont le bruit se répandit dans tout l'univers. Le Canada avait fait royalement sa part et j'ai prouvé dans le temps que la province de Québec, en particulier avait contribué plus que tout autre pays, proportion gardée, de la population, à l'érection du nouveau temple. Ce qui n'empêcha pas l'abbé de demander encore et de demander toujours. Il avait réservé à notre province l'honneur de payer le terrain dont il avait oublié, je suppose, de faire tout d'abord l'acquisition ! On comprend la juste indignation du Souverain Pontife quand il apprit que cette écervelé avait dépensé plus d'un demi million de dollars, s'était endetté sans aucune mesure, et que l'Eglise était loin d'être terminée.

Le 20 juillet 1898, Sa Sainte-É rendit un décret pour enlever au néfaste Brugidon tous les pouvoirs qu'Elle lui avait accordés, et pour les transférer à la congrégation des Pères Rédemptoristes. Le Saint-Père s'est réservé la propriété de l'église et grâce à la générosité des évêques et

des prêtres il a pu faire dire toutes les messes, dont les honoraires avaient été confiés à l'indigne administrateur.

.....  
.....

"Une autre église dont, je l'espère, on n'entendra plus parler, c'est celle de Saint-Patrice pour les Pères Augustins voulaient construire pour les Irlandais—qui ont déjà Sainte-Agathe des Goths—près de l'ancienne villa Ludavici. Ils firent appel à la charité des fils de la Verte Erin et ce dans tout l'univers. L'un des Pères alla même faire des collectes aux Etats-Unis, le Canada donna sa contribution, et en 1891, j'allai moi même remettre ici quelques aumônes au directeur de la nouvelle entreprise

"Celui-ci me fit visiter un beau monastère ou collège qu'il avait fait construire, puis à côté, les fondations de la nouvelle église nationale irlandaise.

Aujourd'hui la position est loin d'être améliorée et il n'y a pas plus d'église que sur la main.

Les Pères avaient, je suppose, dépensé tout l'argent pour l'érection du collège, et s'étant trouvés en mauvaises affaires, ils ont vendu à des religieuses Bénédictines qui ne bâtiront certainement pas l'église en question, n'en ayant pas les moyens, et qui ont même détruit, pour l'utiliser ailleurs, une partie des fondations, l'autre partie étant recouverte de terre et servant de jardin.

Je veux bien croire que les Révérends Pères étaient de bonne foi et qu'ils avaient l'intention de construire l'église après le presbytère, mais ils auraient donné une meilleure preuve de leur esprit de justice et de prudence en commençant par l'église."

Il ressort de tout cela que les catholiques, et notamment les Canadiens Français, ont été trompés et filoutés par l'abbé Brugidon et les Augustins.

Si de simples chrétiens non tonsurés, comme vous et moi, s'étaient permis de recourir à de semblables manœuvres pour se faire des rentes, on les aurait jetés en prison, et avec raison. Car enfin, il s'agit ici purement et simplement d'obtention de fonds sous de fausses représentations, et notre Code Criminel ne badine pas sur ce chapitre.

La conclusion à tirer de ces faits peu édifiants que nous révèle Mgr Têtu, c'est qu'à l'avenir si les Canadiens-Français sont appelés à sous-

crire à des œuvres religieuses à l'étranger, et surtout à Rome, ils devront exiger une garantie que leur argent ne sera pas employé à d'autres fins. Peut-être, le mieux pour eux serait de ne pas souscrire du tout.

UN ABONNÉ DU " RÉVEIL."

Montréal, 7 Janvier 1901.

## Carottes Monacales

Nous venons de recevoir, par l'entremise d'un ami du RÉVEIL, une publication sortant des usines de MM. Cadieux & Derome, libraires, et intitulée le *Canada Ecclésiastique*.

Cette publication est bourrée de renseignements fort intéressants, et nous ne pouvons faire autrement que d'y piger des informations fort édifiantes sur le montant d'argent que les Canadiens paient tous les ans pour l'éducation qu'on ne donne pas, tout en la vendant fort cher, à nos enfants.

Nous voyons que les Révérendes Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame ont 112 établissements fréquentés, un chiffre rond, par 27,000 élèves qui suivent les cours des bonnes sœurs.

Si nous prenons 14,000 élèves pensionnaires à un taux moyen de \$150 par année, nous arrivons au joli montant de \$2,100,000. Ajoutons à ce chiffre les mensualités payées par les 13 000 élèves externes et pour ne rien exagérer, portons cette somme à \$10 par année, ce qui nous donne encore \$130,000

Il y a ensuite les livres, la musique, les feuilles de dessin, les patrons de broderie, et les cinquante bibelots que les bonnes sœurs savent inventer pour tirer des carottes de la vanité et de la sottise des parents en leur faisant croire que tout ce qu'elles font, c'est dans le but d'éduquer les jeunes filles pour en faire des *demoiselles*.

Il y a ensuite la fête de la Mère Supérieure, celle de la Mère Générale, etc., la visite de Monseigneur, la fête de M. l'Aumônier, et combien d'autres occasions de faire suer les parents,

Pour être modeste, on peut dire que cette communauté reçoit tous les ans, au moins \$2,500,000.

Si encore pour ce montant énorme d'argent qui va s'engloutir tous les ans dans la caisse monacale, on retirait quelque chose de pratique, ne serait-ce que les *belles manières*, par exemple, on pourrait se déclarer à peu près satisfait.

Mais, tous les jours, il nous tombe entre les mains des documents qui nous prouvent que ces *demoiselles* n'ont rien appris, excepté toutefois, lorsqu'elles ont le bonheur de posséder une mère instruite et intelligente qui redresse l'éducation fautive qu'elles reçoivent dans nos *institutions*.

Nous venons de recevoir une simple note d'une dame de Montréal, dont le mari est fortuné, et dont les enfants ont été placés dès leur bas âge dans nos meilleurs collèges et couvents.

Dans le but d'être particulièrement agréable à cette dame, nous nous permettons d'extraire un ouvrage qu'elle pourra se procurer à la librairie Beauchemin (ceci n'est pas une réclame payée), un chapitre concernant la correspondance.

Cette ouvrage est intitulé *Usages du Monde, ou Règles du Savoir-Vivre dans la Société Moderne*, par la baronne Staffe.

Nul doute que si notre correspondante lit cet ouvrage avec attention, elle saura en profiter.

### LA CORRESPONDANCE

#### REGLES GENERALES

Pour écrire à ses amis, à ses connaissances, à ses fournisseurs, il n'est pas du tout indispensable d'avoir le talent de Fénelon ou celui de la marquise de Sévigné; toutefois, il est bon de posséder sa langue et de connaître l'orthographe. Lorsqu'on a reçu une bonne instruction primaire, il suffit d'un peu de pratique et d'attention pour donner à son style la clarté et la correction nécessaires.

Une belle écriture n'est pas de rigueur, non plus; mais on doit se donner la peine de former ses lettres pour être lu sans fatigue et sans ennui. "Une mauvaise écriture, dit Grotius, est une des formes du mépris qu'on a pour autrui. Car elle prouve qu'on attache plus de prix à son propre temps qu'à celui des autres." De cette maxime du célèbre Hollandais vient, sans doute, cette excuse que font si souvent les Anglais au bas de leurs lettres: "*Excuse this bad writing.*" (Je vous demande pardon d'écrire si mal.) Une

bonne écriture est donc requise. J'ajouterai que, si l'on peut, avec du travail, acquérir une écriture élégante, cela préviendra en faveur du correspondant.

Le papier. — dont nous déterminerons plus tard le format, selon les circonstances, — doit toujours être d'une netteté irréprochable.

Nous parlerons aussi, tout à l'heure, des cartes postales et des cartes-lettre. Mais toute lettre est enclose dans une enveloppe ; cette petite recherche coûte peu de chose.

On n'attend pas que donnions des formules pour écrire à ses parents, à ses amis ; le cœur est le seul maître à consulter, le meilleur conseiller à prendre pour exprimer ses pensées, peindre son affection, son respect, sa reconnaissance. Il faut écrire comme on pense, sans phrases, ce qui ne veut pas dire qu'on soit dispensé de certaines formes de la politesse, de la bienveillance, de l'amabilité qui peuvent parfaitement glisser leur note, même, — et surtout, — dans les correspondances entre parents. Nous nous bornerons à ces données générales, sans pouvoir préciser davantage ; les habitudes familiales ou amicales varient avec chaque lecteur.

Nous dirons pourtant que, si un de nos amis venait à monter quelques degrés de l'échelle sociale, au-dessus du nôtre, après l'avoir chaudement félicité, soit de vive voix, soit par écrit, nous observerions dans relations ultérieures, — lettres ou visites, — une réserve un peu fière. Il serait de bon goût d'attendre, de cet ami, une manifestation nous indiquant qu'il n'a pas changé à notre égard, dans la position élevée qu'il a atteinte.

Lorsqu'on écrit à une personne de connaissance, on peut la traiter de "Cher Monsieur" ou de "Chère Madame", "Chère Mademoiselle". Bien que ces façons de s'énoncer semblent pécher contre la grammaire, il serait tout à faire contraire à l'élégance d'écrire "Ma chère Dame", "Ma chère demoiselle". Quant à "Mon cher Sieur", il ne viendrait à personne l'idée de s'exprimer de cette manière logique, mais inusitée et... grotesque.

Pour ces mêmes personnes, on peut terminer sa lettre ainsi : "Veuillez recevoir l'expression de mes sentiments les meilleurs", "de mes affectueux sentiments", "de toute ma sympathie", etc., etc, selon le degré, la durée, l'attrait des rapports établis. Plus familièrement, on finira : "Au revoir, cher monsieur, ou chère madame, croyez à mon vif attachement".

— Depuis quelque temps, on considère comme très chic de glisser un mot ou deux d'anglais

dans les correspondances entre connaissances. On fait précéder sa signature du mot "Yours", qui signifie "Votre", "Tout à vous", etc. Cette locution britannique est souvent la manière d'achever, — sans autre cérémonie, — un court billet ou une carte postale, (Ce n'est qu'une mode.)

Un homme ne manque pas à sa dignité, lorsqu'il introduit un mot de respect en écrivant à une femme, fût-il de beaucoup son aîné : "Mes sentiments respectueux", "mon attachement respectueux", "ma respectueuse sympathie", "mon respectueux dévouement" — pour une personne avec laquelle il a des relations mondaines.

A une étrangère, il dira : "Veuillez, madame, recevoir l'expression de tout mon respect".

## Notre Education

Voici une appréciation d'un journal absolument orthodoxe, dont la rédaction ordinaire sort des ateliers de Monseigneur, et qui vient nous dire que les étudiants de l'Université Laval ne se conduisent pas comme ils devraient le faire lorsque M. de Labriolle, le brillant conférencier français, donne ses appréciations si bien travaillées sur le génie de notre belle langue française.

Nous reproduisons la fin de l'article du journal, et réellement c'est une bonté pour nous de dire que ce sont nos jeunes gens de bonne famille qui se conduisent de cette manière :

La gent turbulente des galeries a été, hier soir, d'une grossièreté impardonnable. Elle s'est surpassée. Notre sympathique et savant conférencier a été plusieurs fois interrompu et à un moment donné on craignait qu'il ne fût forcé de couper court à sa conférence. L'entrée est gratuite, fort bien. Mais jamais on n'aurait pensé que les étudiants auraient fait jouir de cette gracieuseté des animaux tels qu'un gros molosse dont l'un d'entre eux se fit accompagner hier soir, et qui, par ses aboiements, mit tout l'auditoire sur les épines. Si cela se continue, il n'y a aucun doute que par le manque de tête de quelques écervelés, le conférencier de l'Université Laval rapporte avec lui, en France, un piètre souvenir de la jeunesse étudiante de Montréal.

N'est-il pas vrai que nos éducateurs, c'est-à-dire

nos maîtres, les messieurs pretros, ont raison d'être fiers de l'éducation qu'ils nous vendent si cher ?

MAGISTER.

## SOUTANES POLITIQUES

# La Chaire Catholique

(Suite)

On ignore la moisson d'âmes que le Père Monsabré a faite ; le confessionnal seul le sait et ce tombeau des fautes garde bien son secret ; mais l'on peut affirmer que l'œuvre lue fera le même bien que l'œuvre entendue.

Il ne faut pas oublier que le dernier orateur de Notre-Dame a été plus un théologien qu'un moraliste. Son âme, pure et simple, son cœur de prêtre, a toujours ignoré les orages. Il ne pouvait pas comme Lacordaire, en mettant ses mains sur sa poitrine, sentir des tremblements anciens, parce que jamais il n'avait tremblé. Mais en matière de doctrine il reste un maître sûr, un guide expert : on ne saurait nier la carrure de cette tête parce qu'elle s'est montrée nue. La force doctorale de cet esprit n'est pas moins grande parce qu'elle n'est pas enveloppée dans une feuille de rhétorique.

D'ailleurs la vie ne manquait pas à la parole du Père Monsabré.

Il ne faudrait pas le confondre avec le bâtard de séminaire et d'université qui l'a remplacé. L'un est froid dans la chaire et reste froid dans le livre ; l'autre est chaud dans le verbe et reste chaud dans l'écrit ; mais cette chaleur n'a rien de factice. Elle est naturelle, parce qu'elle vient d'un superbe soleil, au lieu d'avoir été produite par un petit poète.

La théologie du Père Monsabré marche appuyée sur l'Histoire, et nul mieux que lui ne sait à propos invoquer les grands témoins du Passé. Et pourtant un jour, un seul jour, il hésita devant un fossé historique. Il faut dire que ce fossé est un gouffre superbe. Toujours est-il que le Dominicain tourna et prit par le plus

long au lieu de sauter à pieds joints. Il s'agissait de l'Espagne et des grands moines inquisiteurs. Il aurait été beau et fier pour un fils de Saint-Dominique de réhabiliter ces grands calomniés, de montrer leur rôle réel, de déchirer la légende, de renoncer à nier l'Inquisition. Pour cela, le Père Monsabré, qui sait les faits, n'aurait pas eu besoin d'humilier ses ancêtres, de les diminuer, de les excuser, de leur demander pardon en leur nom.

Il aurait pu les revendiquer tout entiers, sans coupures, sans accommodements ; et il aurait eu le beau rôle en plantant fièrement le nimbe sur ces têtes rasées.

Cette fois, mais cette fois seulement, la sainte audace lui a manqué et il a sacrifié la vérité en l'honneur d'un vague libéralisme à la Perraud.

Ces choses étaient bonnes à écrire sur le Père Monsabré, parce qu'elles n'avaient pas encore été dites. Les admirateurs les plus zélés avaient décrit sa personne qui n'est rien, et négligé son talent qui est tout.

Ainsi, après un sermon qu'il venait de prêcher, il avait un soir vu entrer dans la sacristie un jeune homme tout ému.

Ce jeune homme se jeta aux genoux du moine ou plutôt s'éroula sur le prie-dieu.

Le Père Monsabré crut à une conversion subite et demanda au visiteur : Que désirez-vous, mon ami ?

—Je voudrais savoir, mon Père, si vous portez dans la vie privée, une calotte noire ou une calotte blanche.

Il ne faudrait pas croire que ce jeune homme fût un plaisant de mauvais goût. Non, c'était un excellent reporter qui voulait renseigner d'une façon exacte les lecteurs d'un journal bien pensant.

Certes, il reutra dans son bureau de rédaction, convaincu qu'il venait de poser une pierre à l'édifice en l'honneur du Père Monsabré.

Quant au dominicain, il eut besoin de regarder sa calotte pour savoir si elle était blanche ou noire ; il ne l'avait jamais su.

Tel est l'homme que le Saint-Père avait trouvé

digne du Sacré-Collège ; tel est le cardinal dont nous a privés l'entreprise Langenieux, Harmel et Cie.

JEAN DE BONNEFON.

## AGENCE MATRIMONIALE

Au bout du faubourg Saint-Germain, entre la rue de Sèvres et la rue du Cherche-Midi, se cache une rue déserte et morne : c'est la rue de la Barouillière. Dans cette rue, la nuit y avance chaque soir et le jour y retarde chaque matin. Entre des maisons tristes, éclate une porte cochère vert bouteille. Elle donne sur une cour fermée, à droite et à gauche, par de vieux bâtiments du dix-septième siècle.

Au fond de la cour, brille un chalet, très gai, tout couvert de porcelaines émaillées, tout doré sur tranches. Ce n'est pas un théâtre, c'est une chapelle. Et les vieux bâtiments qui l'encadrent, s'ils formèrent autrefois un hôtel de grande maison, sont aujourd'hui un couvent fin d'Église.

C'est là que vivent les Dames Auxiliatrices des Ames du Purgatoire. Le but de cet Ordre, le but officiel a cette splendeur que l'Église romaine, cette millionnaire de beautés, donne à tout ce qu'elle couvre de son nom : des femmes, veuves ou jeunes filles, sacrifient leur vie à prier la nuit pour les morts et à courir le jour, de mansarde en mansarde, semer une charité discrète.

Les Dames Auxiliatrices portent, non pas le costume religieux, mais la robe noire et le chapeau en pagode, que les petites bourgeoises en deuil aimaient sous le règne de Louis-Philippe. Grâce à ce costume qui n'est ni monastique ni laïque, les Auxiliatrices peuvent aller là où la cornette de la sœur de charité ne saurait se montrer, chez les pauvres honteux et chez les pauvres haineux.

Le personnel se divise en deux catégories : les moteurs et les instruments.

Les instruments sont des filles belles et pieuses qui, vers trente ans, ont voulu cacher dans le sein de Dieu quelque amour trompé. Chair à martyre, elles vont, une fois leur dot reçue,

mourir au fond de la Chine ou dans quelque lointaine colonie. Celles-là sont dignes de tous les respects, et si vous les trouvez dans la rue, saluez-les très bas : comme on salue au passage les victimes expiatoires.

Les moteurs sont d'un autre bois. Ce sont des veuves terribles, veuves qui, après des orages sans nombre, sont venues dans cette calme demeure continuer pour le ciel les agitations qu'elles eurent pour la terre. Celles-là ne vont pas voir les pauvres, ne vont pas en Chine ; amazones en retraite, elles ont d'autres cordes à leurs arcs. La Supérieure, aussi invisible que le tombeau de Mahomet, est une femme ignorante et lourde à qui son lieutenant, la Mère Saint-Pierre, ferait croire qu'un bœuf peut voler ; et elle se mettrait à la fenêtre si on lui disait de s'y mettre pour voir passer cet animal fantastique.

La Mère Saint-Pierre, veuve du sculpteur Simard, est la femme qui reçoit. Un peu voûtée, comme si la multitude des emplois qu'elle occupe était une armure trop lourde, cette chanoinesse de l'atelier est belle encore. Elle porte sa tête comme un reliquaire, fait bien tomber les plis de son châle de laine et craques ses souliers de maroquin noir. C'est un portrait qui marche, mais un portrait arraché à une galerie de 1830.

Deux jours par semaine, elle donne des audiences ; le vendredi, elle préside une réunion. Cette assemblée se compose de dames de tous les âges et de tous les mondes riches—qui viennent travailler en silence et écouter la Mère Saint-Pierre. Car, cette religieuse étonnante prononce des sermons et ses sermons sont des élans mystiques terminés par des appels à la bourse des travailleuses. Elle est vraiment superbe à voir, la veuve du sculpteur, dans sa petite chaire, sa poitrine de volcan soulevée, le front labouré par les sillons de la vie, les pupilles agrandies, grosses comme deux balles, prêtes à frapper le cœur des auditrices. Haletante, palpitante, l'haleine courte, la Mère Saint-Pierre monte vers Dieu, et brusquement, redescend vers la quête finale.

Orgueilleuse et insolente comme trente-six cochers anglais galonnés d'argent, elle sent que

tous ces cœurs de femmes lui appartiennent, à elle qui se vante parfois de diriger la conscience de l'archevêque de Paris.

Le jour de réception est plus curieux que le jour de réunion ; de vieilles dames élégantes descendent de leur coupé ; et dans les anciens salons dont les lambris furent vert d'eau, — la couleur douce de l'espérance — dans les anciens salons, elles se rangent sur des sièges et attendent leur tour. De temps en temps, murmurent une ou deux toux, de ces toux de dévotes qui musiquent et qui flotent,

Tout à coup, une jolie femme très élégante entre bruyamment et produit dans la salle l'effet d'un carrosse à six chevaux pénétrant dans une cathédrale. Alors, au fond de la pièce, sur sa croix, le Christ de grandeur naturelle, qui se tord en seignant, semble souffrir davantage.

Dans sa petite cellule, plutôt croulée qu'assise sur un fauteuil de paille, la Mère Saint-Pierre reçoit chacun à son tour. Mais elle ne parle plus de Dieu, elle ne parle plus de sainte Brigitte ; elle parle encore moins de sainte Catherine ; elle prépare des mariages. Les vieilles dames lui amènent la clientèle et les jeunes veuves se conduisent elles-mêmes. C'est pour l'amour de Dieu et pour le bien des âmes que cette veuve prépare des unions. Jamais il n'est question d'argent, jamais il n'est question de commission. Le plus naïvement du monde, les familles tombent dans le piège de duvet tendu par l'habile religieuse. D'ailleurs, on n'est pas difficile sur le choix des fiancées, rue de la Barouillère : et, l'an dernier, on voulait remarier une jeune divorcée, malgré les peines que l'Église édicte contre le divorce.

Mais un beau jour, quand le mariage est amorcé, la Mère Saint-Pierre ne reçoit plus : elle est malade, elle est alitée et elle renvoie ses victimes à la Mère Saint-Paul. Celle là est laide, d'une rude laideur : son visage pâle et ravagé, ses bandeaux plats faits de chanvre rou si, ses yeux glauques, éteints, sous des lunettes sales, son nez épaté de Léopard, ont une expression qui effraie. La Mère Saint-Paul est l'homme d'affaires de la maison : pendant que la Mère Saint-Pierre enveloppe les mères et les filles de ses

tendresses, elle prend des renseignements sur les pères et sur les fils. Munie de son petit dossier connaissant le fort et le faible de chacun, elle trouve des inconvénients au mariage et, après de longues discussions, elle conseille aux familles une large aumône qui, remise entre ses mains, conciliera la faveur divine. Malheur à qui refuse ! Les dames les plus aimées, les plus choyées par la Mère Saint-Pierre, valent, aux yeux de la Mère Saint-Paul ce que valent les écorces d'orange, quand l'orange n'y est plus. Alors dans le vieil hôtel de la rue de la Barouillère, on se souvient que l'Église est une fille des catacombes et qu'elle a toujours eu elle les noirceurs de son berceau. Seulement, les catacombes de la rue de la Barouillère sont plus riches que les catacombes romaines.

La Société a son banquier et son notaire, ce qui ne l'empêche pas de refuser l'impôt au fisc, sous prétexte de pauvreté.

Telle est la première agence matrimoniale catholique de Paris. Que Dieu protège l'auteur contre la colère de ses directrices, car s'il ne craint pas pas les hommes, même en robes, il a une sainte terreur des femmes, même en travesti Louis-Phillippe !

JEAN DE BONNEFON.

---

### VITE.

Si votre enfant a la coqueluche, soignez-le avec du BAUME RHUMAL qui arrêtera les quintes si douloureuses pour le bébé et pour sa pauvre mère qui le voit et le sent souffrir. 129

---

## L'ESQUISSE

Il n'y avait pas plus de six heures que M. Goret était mort, et déjà, dans l'appartement, les intéressés couraient avec des mines de circonstance chacun essayant de surenchérir dans la manifestation de son chagrin. On connaissait la teneur du testament.

Ce M. Goret était propriétaire de la maison où il venait de trépasser, un vaste immeuble tout plein de pauvres gens. Ses locataires ne devaient guère le regretter. Il se pouvait cependant

qu'il laissât, ailleurs qu'en son quartier, une réputation d'homme charitable, bien qu'il n'eût jamais soulagé une misère individuelle. Mais s'il se refusait aux bienfaits anonymes, il se montrait volontiers accessible aux infortunes collectives, aux catastrophes régionales. Il appartenait à cette classe de donateurs en quelque sorte publics, qui envoient cent sous aux souscriptions quand les listes paraissent dans les journaux. Laborieux d'ailleurs, unique artisan d'une fortune acquise à la sueur de son front, ennemi déclaré de toute profession intellectuelle, obtus et dur, impitoyable aux débiteurs, n'ayant jamais emprunté d'argent, jamais signé un billet, ne connaissant les huissiers que pour leur donner l'ordre de poursuivre, orgueilleux et intolérant, préoccupé sans cesse de conformer sa pose et son geste à la rigidité de sa vie et à la correction de ses mœurs ; malgré tout, une âme noire, au fond.

Dès que la famille put se débarrasser des amis et des voisins, elle se réunit autour de la table de la salle à manger, afin de prendre les dernières dispositions. Le défunt dont elle héritait avait donné l'exemple du travail et de la modestie ; il aurait le corbillard du pauvre. Quant au service religieux, comme il ne pratiquait pas on se bornerait à une petite messe basse. L'enterrement civil pur et simple, proposé d'abord, fut rejeté comme menquant de convenance. Tout compte fait, on s'aperçut pourtant que les obsèques n'arriveraient pas à atteindre une somme même infime pour des indigents, si bien que les parents, si avarés qu'ils fussent, ne purent s'empêcher de ronger en se regardant.

L'un d'eux, pour répondre à ces muettes protestations de honte, fit remarquer que les droits de succession étaient énormes, qu'il fallait les prévoir. Mais le premier sentiment de pudeur n'en sembla point allégé, et la sœur du mort, Mlle Irène, la forte tête de la maison et l'héritière la plus avantagée, réclama un instant d'attention.

—La mémoire de mon frère, dit-elle, doit être pieusement conservée : si nous faisons faire son portrait ?

—A l'huile ? demanda quelqu'un. Cela coûte cher...

—Inutile de s'adresser à un peintre célèbre.. Un bon dessinateur suffit. Si j'en ai parlé, c'est que j'ai justement ici, au sixième un jeune homme qui sort de l'École des Beaux-Arts, un nommé Tremble... Mon frère devait le faire vendre ces jours-ci...

—C'est tout de même une dépense.. Les artistes sont des exploités ; ils s'imaginent que tout le monde est riche..

—Mais non.. Celui-là doit un terme ; il est saisi et on ne peut en tirer un sou. On le tiendra quitte de son terme contre le portrait, et après on le mettra à la porte..

—S'il n'y a pas d'argent à déboursier, on peut voir...

—Il fut décidé que la concierge, qui faisait le ménage de M. Tremble, serait chargée de lui transmettre la proposition. Aux premiers mots il refusa net. Si encore le mort avait été intéressant ? Si seulement c'eût été un brave homme ? Mais ce vieux grigou qui avait déjà mobilisé les huissiers contre lui, ah ! non ; il aimait encore mieux qu'on lui bazarde son chevalet, ses toiles et ses couleurs !

La concierge s'efforça de le calmer. Elle avait un faible maternel pour ce grand et beau garçon qu'elle appelait " Monsieur Octave " tout court, et quelquefois en riant, " son petit Vermillon." Sans doute, ce n'était pas rigolo de dessiner un cadavre, mais il fallait vivre ! Le loyer payé, c'était la tranquillité d'esprit pendant trois mois, la tête libre pour travailler. Elle comprenait bien ses délicatesses, mais au-dessus de tout il y avait la raison.

—Croyez-vous, dit-elle enfin, que je sois moi-même sans inquiétude ? Est-ce que je sais si les héritiers ne vont pas me congédier?... N'empêche que je reste aimable avec eux... Voyons, monsieur Octave, un bon mouvement ! C'est si vite passé, une mauvaise soirée... On l'enterre demain... Et puis quoi ! vous leur en donnez tout juste pour leur argent.

Il finit par accepter, descendit quatre étages, se présenta. Tout de suite, Mlle Irène l'accapara. La plupart des parents s'étaient retirés dans l'intervalle ; il n'en restait plus que deux pour la veillée. Ils sommoaient doucement, tandis que

la sœur se livrait à un inventaire minutieux. Elle commença par indiquer sa manière de voir, sans plus se préoccuper des résolutions prises en commun. Elle voulait le portrait de telle et telle façon, et non d'une autre. Comme chez le tailleur : sur mesure.

Tremble écouta froidement, s'installa dans la chambre mortuaire et prépara son travail avec une lenteur pleine d'écœurement. En même temps, sa pensée analysait les gens et les choses qui l'entouraient. Cette pièce tendue de vert sombre, d'un aspect austère sans sincérité, cette garniture de cheminée avec des sujets allégoriques rappelant les vertus du patron, les tableaux, emblématiques eux aussi, et, dans des cadres démesurés, les brevets, les diplômes du philanthrope : président de la Société de secours mutuels de ceci, membre honoraire de la Prévoyance de cela, secrétaire du Conseil d'administration des Libérateurs de tel arrondissement, etc... Tout cela lui semblait faux. Et pendant son examen, les deux héritiers réveillés bavardaient sans se gêner, escomptant la fortune à venir, blâmant la générosité excessive de M. Goret, témoignés par tant de certificats, et se reprenant tout à coup, lorsqu'ils se soupçonnaient écoutés, pour célébrer ses vertus et sa sainteté. Cette atmosphère de tartuferie pesait sur le cerveau d'Octave et lui égratignait le cœur.

Il regarda le mort et commença son esquisse. Son crayon courut un instant sur le papier, puis s'arrêta. Le murmure des deux parents continuait, plus rapide, plus heurté, mais l'artiste n'entendait plus rien : il contemplait son modèle. Étendu sur le lit du dernier repos, un crucifix sur la poitrine, les mains jointes, cet homme avait changé de physionomie. Les traits s'étaient affinés, le nez était devenu plus délicat ; l'arcade sourcillière et le front, d'une pureté admirable. Le visage entier offrait un air de douceur et d'indulgence angéliques. Tremble se remit à dévisser, mais la contradiction de ces traits entre hier et aujourd'hui l'irritait comme un mensonge. Elle paraissait maintenant si calme, cette figure tourmentée naguère ! Cet œil au regard si cruel, si trompeur, qu'avaient connu le malheureux, s'était à jamais voilé sous

la paupière immobile, et l'on aurait juré que l'expression vivante en avait dû être bonne et franche.

Mlle Irène vint s'asseoir à côté du dessinateur. Elle tenait un immense pot de confitures dans ses mains, et comme il faut résister au chagrin, elle se défendait en vidant le pot avec une cuillère à soupe.

— Ça marche ? demanda t-elle.

— Oui, mademoiselle...

— Pas vite, hein ?

— Je ne suis pas à la course ; j'ai jusqu'à demain...

Elle s'approcha de l'esquisse.

— Mais, dites donc, ça ne lui ressemble pas ?

— Je le sais bien. Mais regardez-le...

Et la prenant par le bras, il la força à venir tout contre le lit.

— Voyons, est-ce qu'il a jamais eu cette figure-là ?

Les deux parents s'étaient levés, pour voir aussi. Ni l'un ni l'autre, pas plus que la sœur ! ne voulut convenir que le trépas eût embelli M. Goret.

— Nous l'avons toujours connu comme ça...

Par contre, ils s'accordèrent à trouver le portrait pas du tout ressemblant. Tremble les envoya promener et pria Mlle Irène d'aller finir ses confitures ailleurs : s'il y avait lieu, on critiquerait quand ça serait fini. Il s'efforçait à présent de ressaisir dans sa mémoire les particularités caractéristiques du modèle. Il avait la fièvre, enrageant de ne pas réussir mieux à le représenter avec l'âme qu'il avait possédée, et l'air de ruse, de méchanceté et de bassesse qui correspondait à cette âme...

Et comme il le fixait de nouveau, quelqu'un lui toucha l'épaule.

C'était le frère, un qu'il n'avait pas encore aperçu, sans doute absent pour quelque démarche.

— Très bien !... Bravo ! dit à voix basse le nouveau critique.

— Vous trouvez ?

— Ah ! c'est bien sa tête hypocrite et méchante ! Jamais vous ne rendrez assez exactement le sale individu qui se dissimulait sous ses dehors de sainte-nitouche.

— Cependant votre sœur et les deux là-bas qui font semblant de dormir prétendent que ce n'est pas ressemblant... du moins pas ressemblant au visage que voilà maintenant.

— Parbleu ! ils héritent, eux... Mais moi, je sors de chez le notaire : il ne me laisse pas un sou, le gueux !

D'un coup de main, Tremble déchira l'esquisse. Plus dégouté encore, il recommença le portrait. Et cette fois il le termina de façon à satisfaire l'unanimité moins un, en exprimant telle quelle la béatitude céleste épanouie dans la face du vertueux M. Goret.

MONTJOYEUX.

### CONSEILS DE L'EXPERIENCE.

Dans les affections nerveuses, des pertes d'appétit, des insomnies et autres affections dues à la faiblesse du sang, les médecins conseillent de prendre le grand réconfortant, les PILULES de LONGUE VIE du CHIMISTE BONARD. 11

## Les Palais du Peuple

On va construire au Palais du Peuple. L'œuvre entreprise par M. Deherme dans sa noble revue, "La Coopération des Idées", passe de la lettre à l'action. Les travailleurs utiliseront, le soir, des bibliothèques, des salles d'hygiène, de vastes dortoirs, de cet édifice. Au lieu de rentrer aux taudis étroits des Ménilmontant, de Belleville, où la rapacité des propriétaires les condamne à la contagion de la tuberculose et du typhus parmi le grouillement de pauvres familles entassés. Ayant un logis aimable, l'ouvrier cherchera moins aux tavernes la lumière, la chaleur et la banquette commode. La tentation de l'alcool s'atténuera. Cette nouveauté dans les mœurs de l'altruisme est considérable.

C'est le système du club appliqué aux coutumes du peuple. Je voudrais que les métallurgistes, par exemple, pussent jouir d'un large édifice construit aux frais de tous les patrons, et comprenant un hall de gymnastique, une bibliothèque, un hammam, un théâtre, une infirmerie des dortoirs, un restaurant économique. Les travailleurs verseraient une somme mensuelle

de cinq, dix ou vingt francs. Ils pourraient obtenir, au prix de cinquante centimes, un repas composé de viande froide, légumes, eau de source, thé, café, et cuisiné selon prescriptions rationnelles de la médecine. L'indispensable est que le célibataire s'accoutume à coucher là. Dans les garnis, dans les casernes ouvrières des quartiers populeux, il est voué à la contagion, à la mort. D'abord, il importe de l'arracher aux menaces de l'endémie. L'essai de M. Deherme, en cela surtout, est excellent. On accrédi-tera la fréquentation du cercle par l'attrait de la conférence, du concert, et de la comédie. Cela se peut faire aisément, si l'on sollicite le concours des dramaturges, des artistes, et des poètes.

En ces sortes, d'organisations, le difficile est d'obtenir un local assez spacieux. L'État pourrait facilement prêter aide. Ainsi, le château de Pierrefonds, reconstruit à grands frais, il y a quelque vingt ans, depuis cette date reste vide. Quelques gardiens y promènent leur ennui. Que ne transfère-t-on dans cette immense bâtisse, admirablement située au milieu d'une région, forestière, les élèves de Polytechnique ; leurs professeurs et leurs meubles, ou ceux de tout autre internat officiel. Ils y vivraient mieux. et laisseraient au prolétariat les demeures de la ville. Le domaine public compte ainsi, dans la province, de merveilleuses propriétés vacantes où l'on pourrait certainement établir, à la mode anglaise d'Oxford, des universités, des collèges, des écoles gouvernementales ; tandis que leurs maisons de Paris seraient remises aux administrations des cercles ouvriers. Sans dépenses excessives, l'État servirait beaucoup, de la sorte, l'admirable entreprise des universités populaires.

Mme Furtado Heine, ouvrant une villa de convalescence aux officiers, dans le Midi, montra l'exemple, comme le duc d'Aumale léguant à l'Institut le merveilleux séjour de Chantilly.

On parle d'abattre la galerie des Machines. Est-il impossible de la transformer en un cercle pour les ouvriers du Fer ?

On croirait à tort qu'il s'agit d'une utopie philanthropique et révolutionnaire. La tuberculose et l'alcoolisme décidément le peuple. Ou

racoler des travailleurs et des soldats, si les fléaux grandissent ? La ruine industrielle de la France, et sa disparition politique dépendent du bon vouloir général.

Ces palais indispensables à l'avenir du pays, de manqueraient pas d'esthètes pour leur fournir le décor ; puisque deux excellents écrivains, MM. Louis Lumet et Georges Pioch, réussirent à faire admettre une section d'art social au Congrès réuni par MM. Guesde et Jaurès à l'Exposition. C'est une erreur commune de croire qu'à l'avènement du communisme tout luxe doit disparaître. Ne jouissons-nous pas aisément des beautés inscrites dans la galerie d'Apollon, au Louvre ? La société future connaîtra le même genre de magnificence accessible à tous. Ces tableaux que nous admirons dans l'ancien palais de Charles IX ne réjouirent jadis que les familles des seigneurs et des rois. Aujourd'hui, chacun profite de leur enseignement. De même, les cercles ouvriers pourront devenir, à lo longue, des demeures luxueuses comblées de chef-d'œuvre, et que tous les membres du club, leurs amis, leurs invités, apprécieront. Les maisons de la Hanse, dans les Allemagnes et les Hollandes, les demeurent les corporations acquirent jadis d'inappréciables splendeurs. Rembrandt peignit les figures de Syndics des Drapiers ; c'est le legs principal de son génie. Pourquoi Jean Ballier, ou Constantin Meunier, ne laisseraient-ils pas à l'admiration des siècles leurs sculptures représentant les personnages des syndicats de mineurs, de verriers, de tisseurs, de mécaniciens. L'art des cathédrales, le plus complet que l'on sache, fut un art communiste destiné à la foule de la paroisse.

Parfaitement ; il s'agit de reconstruire des cathédrales, des cloîtres, mais sous d'autres dédicaces. M. Maurice Leblond fonde actuellement un Collège Esthétique. Ses visées tendent à réunir les talent capables de retenir l'ouvrier dans les cercles, les universités populaires les palais du peuple, en lui apprenant les consolations du savoir encieux, et le plaisir de goûter les belles choses. L'esthétique du logis et l'esthétique de l'intelligence occuperont les attentions de ces apôtres. Un romancier, M. Joli-

clere, ému de la pauvreté dans laquelle végètent longtemps, aux débuts, les meilleurs écrivains, souhaite d'établir une Maison des Artistes, au seuil de laquelle tout jeune homme ayant publié un ouvrage digne d'attention recevrait le bon accueil des vieux couvents cisterciens. Une cellule lui serait ouverte ; il y aurait une ecuelle et un froc pour le moine errant. On sollicite de M. le ministre des beaux-arts l'autorisation de convier le public à une loterie ; le résultat permettrait la fondation de cet hospice... Lygnes pourra-t-il refuser la sanction officielle ? A Bordeaux, un critique et un poète, M. Louis Merlet, se propose de mettre en chemin une troupe de tragédiens ambulants. Ils iraient, par les villes, représenter les drames de littérature sociale devant les foules qu'ils éduqueraient avec les gestes et les paroles des héros d'Ibsen, de Mirbeau, de Tolstoï.

Partout se manifeste cette préoccupation de communiquer à l'élite ouvrière le frisson de l'esprit.

Écoutons plutôt le docteur Lassabatie, médecin de 1re classe dans la marine, parler de notre déchéance physique :

L'Angleterre, qui était jadis le paradis terrestre de l'alcoolisme, a vu, depuis vingt ans, sa consommation baisser de moitié, tandis que la France, qui, en 1885, occupait le septième rang dans le classement des nations européennes d'après leur consommation individuelle d'alcool, arrive à occuper aujourd'hui le premier rang, d'une façon incontestable.

.....

L'alcoolisme, devenu aujourd'hui, j'ose l'affirmer, un des principaux facteurs de la tuberculose, constitue par lui-même un des fléaux les plus redoutables de notre époque et de notre pays car non seulement il doit entrer pour une large part dans le compte des 150,000 victimes qui paient annuellement, en France leur tribut à la tuberculose, mais il est responsable de bien d'autres calamités encore ; l'aliénation mentale, les suicides, de fréquents et des plus graves traumatismes de toute nature, individuels ou collectifs, la diminution de la natalité.

Les hommes qui fondent les Universités populaires, les Palais du Peuple, les Collèges esthétiques, les Sections d'art social, les Maisons des

Artistes, les entreprises d'enseignement par le drame valent chacun la morale de mille sénateurs et de mille députés.

Si nous parvenions à conglomérer ces forces encore éparées, à créer dans Paris une puissance morale adverse de la puissance politique, à la rendre efficace, estimable et grande, le destin favoriserait peut être notre courage.

Or, l'obstacle paraît difficile à vaincre. Notre pays est viticulteur. Le vigneron ne peut vivre que si les villes achètent sa vendange. Pour que le vin flatte les muqueuses corrodées du buveur, le marchand de l'alcoolise à l'excès. En sorte que l'ouvrier absorbant deux litres de ce mélange s'intoxique exactement comme s'il avait quatre verres d'absinthe. Aussi bien que l'alcool, le vin tue la France. Mais les vigoureux élisent une bonne part des parlementaires. Dans l'officine du cabaretier, empoisonneur public, la gloire du député se trafique. Aucune loi véritablement suffisante ne peut donc enrayer la déchéance de la Nation, puisque les élus cyniques préfèrent à la santé de la patrie le succès continu de leurs candidatures.

Seuls, les savants nous peuvent débarrasser du fléau. Quelques-uns estiment possible la transformation du vin en alcool dénaturé qui, prochainement, servirait à l'alimentation des moteurs mécaniques. Il remplacerait ainsi le pétrole et le gaz. Que cette transformation du vin en combustible se puisse effectuer à bas prix, que l'industrie gagne en substituant le moteur par l'alcool au moteur par le pétrole, par le gaz, ou même la vapeur ; et les vigneron capables d'écouler dans les fabriques le produit de la vendange, accepteraient de leurs députés une loi fatale à la vente des boissons mortelles.

En attendant le miracle, il ne reste qu'à remplacer le goût du vin par le goût de l'idée, la fréquentation de la taverne par la fréquentation du club. Multiplier les cercles, les pourvoir d'attraits, gravures, livres, théâtre, conférences, confort, modicité des prix au restaurant et au dortoir. Tel est le dogme de la religion que tous les honnêtes gens doivent embrasser fanatiquement, s'ils veulent sauver le concept de la justice et de la liberté latines, à quoi la Brutalité du Nord vient de donner, dans Cologne, un hou-

teux et impérial démenti. C'est seulement par la régénération du peuple que nous pourrions imposer un jour à la Force Septentrionale la Fraternité des philosophies esséniennes, à la Bestialité d'Odin, la Bonté du Christ.

Cette dernière manifestation de la politique égoïste propre aux souverains, nous fera mieux, chérir le caractère de la République. Une seule parole tombée de la bouche du maître contraindrait hier tous les Allemands de Berlin à taire la générosité de leurs sympathies pour la justice de l'arbitrage. Ici, au moins les deux Chambres ont dit à l'histoire le vœu des citoyens. Nul maître n'a pu nous imposer silence. Serviteur de la pensée nationale, notre Président a reçu comme un souverain le délégué du Transvaal vaincu et soumis aux forfaits de la guerre.

Qu'un d'Orléans régnât après avoir épousé une princesse de Galles, et nos bouches libres eussent été closes par les gendarmes afin de ne pas gêner les crimes de la famille alliée au monarque !

Gardons-la précieusement, cette foi républicaine. Réfutons les sophistes qui nous la veulent ôter en imputant à son nom sacré les fautes des médiocres. Belisons les chapitres de Taine où il commente sévèrement le journal de Louis XVI monument de stupidité et d'imprévoyance, ceux où il établit le budget de la Ferme Royale qui appauvriissait la nation, "cette France, écrit-il, épuisée de jeûnes, sous la monarchie". Lisons le volume de Gauthiers-Villars sur le mariage de Loais XV où se découvre toute l'inanité des diplomaties secrètes, des intrigues absurdes et déshonorantes par quoi la vieille cour excellait. hélas ! à se flétrir pour la moquerie de l'Europe, Et puis, devant l'exemple abominable de l'esprit autocratique donné par le souverain Teuton, ne pensons qu'à nous sauver de ça, en grandissant l'âme du peuple ; en augmentant par notre labeur le patrimoine de l'esprit national qui, lui, a toujours fini par dompter le monde.

PAUL ADAM.

**AUX SOURDS** UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnement d'oreille par les Tympanus artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON. a remis à cet institut la somme de 25,000 frs, afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympanus puissent les avoir gratuitement, S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 80, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

## TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut être même n'est elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

## DANS SA RACINE.

Contre la prostration nerveuse, les PILULES de LONGUE VIE du CHIMISTE BONARD constitue un remède infailible. Elles raffraichissent, fortifient et purifient le sang, ce qui coupe le mal dans sa racine.

7

Faites abonner vos amis au REVEIL.



Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

**Scientific American.**  
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.  
**MUNN & Co** 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du RÉVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux Etats-Unis.

## RIRE ET PLEURS

A une certaine époque dans la vie de la jeune fille son caractère se ressent du travail de transformation qui s'accomplit chez elle. Elle travaille avec moins d'entrain à ses leçons, et, le soir, après une journée fatigante, elle a quelquefois une crise de pleurs ou de fou rire, un état nerveux aussi désagréable pour la jeune fille qui en est atteinte, que pour son entourage. En même temps, elle souffre physiquement, elle a des maux de tête, des malaises de toute nature, des envies de vomir et parfois des vomissements ; ces symptômes accusent un état anémique auquel il convient d'appliquer les grands remèdes afin de ne pas donner au mal le temps d'empirer et de prendre des proportions alarmante. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard constituent le remède souverain par excellence de cet état nerveux qui est la conséquence d'un appauvrissement de sang. On trouve ces pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, bureau de poste, Montréal.

## EN VERITE.

Le BAUME RHUMAL guérit sûrement et rapidement les affections de la gorge et des poumons.

127

## Morton, Phillips &amp; Cie.

PAPETIERS  
FABRICANTS DE LIVRES BLANCS  
ET IMPRIMEURS.

1755 et 1757 Rue Notre Dame,  
... Montreal.

Le maison Morton, Phillips & Cie. possède le brevet du

Grand Livre à Feuilles Mobiles  
(Loose Leaf Ledger)

de H. C. MILLER.

LE GRAND LIVRE DU SIÈCLE.

On trouvera dans ses magasins un assortiment  
Complet de Papeterie.

## POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne est de soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

# LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,

des Taches de Rousseur,  
des Comédons et  
de toutes les décolorations  
de la Peau.

~~~~~  
**GUÉRISON GARANTIE**  
~~~~~

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

## Un Sauveur !

C'est la

## Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

~~~~~  
**Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.**  
~~~~~

S'adresser 

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA